



ALAIN VIRCONDELET

# L'ART JUSQU'À LA FOLIE

CAMILLE CLAUDEL  
SÉRAPHINE DE SENLIS  
ALOÏSE CORBAZ

éditions du  
**ROCHER**

*Louis*





L'art jusqu'à la folie

Photographies du hors-texte : © D.R.

Tous droits de traduction,  
d'adaptation et de reproduction  
réservés pour tous pays.

© 2016, Groupe Artège  
Éditions du Rocher  
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98 015 Monaco

*www.editionsdurocher.fr*

ISBN : 978-2-26808-170-0  
ISBN pdf : 978-2-26808-982-9

Alain Vircondelet

# L'art jusqu'à la folie

Camille Claudel

Séraphine de Senlis

Aloïse Corbaz

éditions du  
**ROCHER**



Pour Antoine, Albertine et Aurélien



*C'est affreux d'être abandonnée de cette façon,  
je ne puis résister au chagrin qui m'accable.*

Camille Claudel

*Dieu Notre Seigneur a dit de moi  
Séraphine ma fille, c'est ma plus fidèle  
servante de l'univer (sic).*

Séraphine

*Ma conscience crie plus fort que ma  
chair.*

Aloïse Corbaz



# CAMILLE CLAUDEL

*1864-1943, internée de 1913 à 1943,  
30 ans de vie asilaire*

L'histoire de Camille Claudel est indissociable de celle de Paul, son frère, son petit frère qu'elle aimait tant. Une histoire secrète d'amour et d'abandon, d'effroi et de passion sauvage. Une histoire trop vaste qui les dépasse et les engloutit. Elle commence dès l'enfance, dans les jeux et dans la même complicité pour les choses de l'art, dans les appels d'autres mondes et d'autres ciels, sur des registres qui les rendent très tôt étrangers aux autres, à leur milieu, à leur mère surtout. Car, des deux parents, c'est l'image du père qui domine, c'est elle l'image aimée, respectée, protectrice. La mère est peu encline à la compassion et à la bienveillance, aucune indulgence pour ceux qui l'entourent, pas davantage pour les siens. Elle est de devoir et de règles et plus tard ni la souffrance de Camille ni son enfermement ne la feront céder. C'est ainsi que tout commence, dans le lien perdu avec la mère, dans celui, sans cesse ravaudé par le père, dans les cris aussi qui traversent le foyer, cris de colère et d'obscur ressentiment qu'aucune tentative de reliement ne pourra réparer. C'est une enfance à la Emily Brontë, dont elle partage la fougue et la nature indomptable. « De caractère violent<sup>1</sup> », dira d'elle son

---

1. Paul CLAUDEL, *Journal II*, in Collection de la Pléiade, Gallimard, p. 426.

frère Paul, fasciné par cette « jeune fille pleine de génie<sup>2</sup> ». Claudel en parlera toujours comme le René de Chateaubriand évoquera Lucile, la sœur aimée. Les Claudel vivent d'abord en province, avant que la situation familiale ne les oblige à s'installer à Paris pour faciliter la vocation d'artiste de leur fille. L'Aisne, la Champagne, l'Est de la France sont des lieux solitaires et sauvages. « Un pays, dira Paul, où l'air que l'on respire nous arrive dans une haleine de lumière et de tempête<sup>3</sup>. » Une terre « gautière et labourée », mais solitaire et orgueilleuse. Terre de bruyères et de sable balayée par des vents d'est qui cinglent les visages et aiguisent l'esprit, le rendent farouche et âpre. C'est dans cette nature singulière que Camille et Paul vivront leur jeunesse, partagée entre des lectures généralement vouées à Jules Verne et aux poètes, à leurs promenades, presque des fugues, dans la campagne aux alentours de Villeneuve-sur-Fère-en-Tardenois, plus précisément dans les bois de Chinchy où se trouvent d'étranges blocs de grès aux formes fantastiques et monstrueuses, dont certains forment des grottes. C'est là, au lieu de la Hottée du diable, que trône une cavité profonde qui est l'aire de jeux des deux enfants. Camille y trouve un décor propre à sa nature tourmentée, et Paul de quoi alimenter la source déjà féconde de son inspiration lyrique et mythique. Le frère et la sœur échappent ainsi aux vicissitudes de la vie familiale, aux solitudes affectives, au manque d'amour de la mère (« Notre mère ne nous embrassait jamais », confie-t-il), celle qui jamais, selon lui, ne les appelait, ne les écoutait ni ne les consolait. Ils doivent ainsi trouver des affections de substitution : l'art, la poésie, la religion, des êtres aussi de remplacement, ce sera la Vierge Marie pour Paul, Rodin pour Camille. Autant dire,

---

2. *Ibid.*

3. Cité par Emmanuel GODO, in *Paul Claudel, la vie au risque de la joie*, Cerf, 2005, p. 54.

deux figures tutélaires à la réverbération hautement spirituelle, la Grande Mère consolatrice et le Grand Artiste Créateur tout-puissant. On peut ainsi d'ores et déjà comprendre l'imaginaire, les vents contraires et violents qui constituent l'art du frère et de la sœur, le lyrisme puissant qui les nourrit, le frémissement de la poésie de Paul et la vibration fébrile de la sculpture de Camille. Comme René, ils peuvent dire tous deux : « Levez-vous vite, orages désirés, qui devez (nous) emporter dans les espaces d'une autre vie ! »

Cette énergie vitale, Camille la possède au plus haut degré. Elle sent en elle des forces brutales la traverser qu'elle n'a pas encore mises en œuvre et exploitées, mais tout en elle s'y prépare. Elle affiche un caractère obstiné et querelleur, une indocilité qui quelquefois n'hésite pas à bafouer l'autorité parentale, et son père, pourtant bienveillant à l'égard de ses enfants, est souvent inquiet de la « férocité » de sa fille. Et de sa manière de combattre pied à pied ce qu'elle ne désire pas. La rigidité familiale imprime au foyer une atmosphère funèbre et même triste. Économes et moralistes, les parents tentent de discipliner leurs enfants qui vont chercher le plus souvent dans l'imaginaire de quoi alimenter leurs rêves et leurs aspirations. La créativité de Paul et de Camille (les deux prénoms font ironiquement penser aux deux enfants modèles de la comtesse de Ségur!) va justement se libérer dans leurs œuvres respectives : lyrisme abondant dans la profusion des mots pour le frère et dans la fébrilité de la matière, marbre, plâtre ou bronze, pour la sœur aînée. Le père, dira Paul, « ne haïssait rien tant que la prodigalité, fruit du désordre et de l'inconduite ». Ce seront ces deux risques auxquels succombera néanmoins Camille plus tard, le chaos de son esprit et le scandale de sa conduite, tous deux dénoncés par la mère. Paradoxalement, c'est dans cette famille qui fonde ses valeurs sur les notions d'ordre et de travail, sur l'économie et le respect de la religion

que Camille va opposer une créativité fondée sur le désir et la liberté. Est-ce aussi du fait de la tendance mystique de la mère exaltée sûrement aussi par l'époque (celle de Thérèse de Lisieux et des apparitions mariales), que les enfants Claudel vivront des états psychologiques à fleur de peau, des violences passionnelles, animées selon les mots mêmes de Paul, d'une « espèce d'orgueil farouche et hargneux » ?

La mort du premier-né demeurera un mystère tenu caché, mais qui laissera sur tout le « clan » familial une empreinte indélébile. Si Paul en touche quelques mots dans un poème qu'il dédie à Charles-Henri, il n'en va pas de même pour Camille qui tait l'événement, le retenant toutefois en elle comme une plaie béante. La mère vit ce deuil éternellement, ses enfants ne la verront jamais que vêtue de noir, strictement austère, sans jamais s'accorder la moindre fantaisie. Peu affectueuse, elle crée dans sa façon même d'approcher les siens, une sorte de distance que Camille vivra de manière sidérante. Grande Mère déifiée, son ombre portée endeuille tous ceux qui partagent sa vie. Faut-il alors prendre comme une métaphore significative la fameuse sculpture de Camille, *La Vague*, une des plus représentatives de ses œuvres et qui malgré les dimensions réduites (comparées à celles de son maître Rodin), dégage une impression d'engloutissement tragique et illimité ? Trois petites silhouettes (des enfants sûrement) sont pétrifiées devant une énorme vague qui se présente devant eux et qui, dans l'instant suivant, va les recouvrir ? Si Camille a certes pu admirer la célèbre *Vague* du peintre japonais Hokusai à l'Exposition universelle de 1889, elle y a ajouté une force d'effroi qui n'existe pas dans l'œuvre du maître nippon. La vague d'onyx va tout recouvrir, et les silhouettes apeurées ont beau se tenir la main, donner une ultime impression de farandole joyeuse, on comprend vite que tout est vain. À la fois la fragilité de l'instant, sa précarité et la surpuissance de